Chapitre 3

La vallée du Rift, un haut lieu de l'humanité

*La richesse et l'ancienneté des fossiles humains et animaux qui ont été découverts dans la région du Rift est africain d'Afrique l'ont désigné, de manière un peu abusive, comme le berceau de l'humanité. La théorie de l'*East Side Story*, proposée par Yves Coppens, qui a longtemps prévalu, est maintenant battue en brèche après la découverte de Toumaï dans le bassin tchadien. Quoi qu'il en soit, le Rift reste un lieu emblématique pour l'histoire de l'homme.*

Cette région est, en effet, peuplée par des hominidés depuis des millions d'années et elle est probablement le berceau du genre Homo *auquel nous appartenons.*

Il y a environ 100 000 ans, existait déjà, le long de la rivière Kagera et au bord du lac Victoria, une civilisation dont l'économie semblait fondée sur la pêche. Puis, il y a quelques 3 000 ans, une fois passé le dernier épisode aride, des populations productrices de leur nourriture se sont engouffrées, pour la première fois, dans le goulet d'étranglement du nord du Rift. Depuis, différentes populations se sont succédées et plusieurs groupes humains se sont sédentarisés aux abords du lac Victoria. Toutes les ethnies actuelles sont issues des Nilotes de l'Est *venus du nord.*

Depuis la plus haute antiquité, la découverte des sources du Nil, le Grand Fleuve des égyptiens, a toujours hanté les rêves des philosophes, des géographes et des voyageurs. Hérodote a été certainement le premier à écrire sur la question et les romains ont remonté le grand fleuve jusque dans la région du Sudd, au sud de Khartoum. Cette vaste étendue marécageuse est alimentée par des centaines de bras dont l'un d'entre eux devait être le Nil. Mais lequel ? Ptolémée, visionnaire ou parfaitement renseigné, suggère alors que le Père des Fleuves est issu de deux lacs, ce qui sera effectivement démontré... 1 700 années plus tard par Speke.

⋆

L'histoire commence, il y a plusieurs millions d'années, après la formation du Grand Rift de l'Afrique de l'Est. Si le « *rifting* » débute il y a environ 100 Ma, ce n'est qu'il y a environ 30 Ma que se met en place une série d'énormes failles entre les trois grandes plaques de la région (voir chapitre 2, « Origine et genèse d'un grand lac tropical »).

Un événement important a eu lieu il y a environ 8 Ma, lorsque le Grand Rift s'est réactivé, provoquant à la fois de nouveaux effondrements et la mise en place de reliefs élevés qui font alors obstacle aux pluies venues de l'ouest. Le climat de l'est africain se transforme alors et la grande forêt laisse progressivement la place à un paysage de savane arborée (Coppens, 2003). Cet événement a servi de base à un paléo-scénario décrit par Yves Coppens sous le nom de « *East Side Story* ». Plus tard, aux alentours de 3 Ma, un deuxième épisode de refroidissement et d'assèchement conduira Coppens (1975) à rattacher l'apparition du genre *Homo* à un changement climatique. Comme les fouilles qu'il menait se déroulaient dans la vallée de l'Omo (Éthiopie), il baptisa ce dernier événement l'« *(H)omo Event* ».

Les bouleversements et secousses qui ont affecté cette région ont permis de créer un véritable conservatoire de l'histoire paléobiologique, avec notamment le plus riche registre fossile de grands singes et d'hominidés d'Afrique connu à ce jour.

1 Les premiers humanoïdes

Les premiers hominoïdes découverts dans la région du Rift ont été trouvés dans des couches volcaniques qui datent d'environ 20-25 Ma d'années, mais les premiers hominidés *stricto sensu* sont plus récents puisque les restes d'*Orrorin*[1] datent d'environ 6 Ma. Plus tard, le Rift révélera, petit à petit, l'histoire évolutive des australopithèques puis celle du genre *Homo*, jusqu'à notre ultime maillon actuellement connu, *Homo sapiens* (tableau 1).

1.1 Le scénario de l'*East Side Story*

La vallée du Rift, riche en fossiles d'hominidés, semble avoir joué un rôle majeur dans l'apparition de la lignée humaine en Afrique de l'Est. En effet, jusqu'à récemment, c'est à l'est du Grand Rift uniquement qu'avaient été trouvés les plus anciens australopithèques. Parallèlement, dans cette région, on ne signalait pas de fossiles contemporains de grands singes. Proposé initialement par Kortland (1972), le modèle a été popularisé par Coppens (1983) sous le nom de *East Side Story*.

Dans ce scénario, le Rift joue à la fois rôle de barrière et agit également sur les conditions climatiques qui évolueront de manière différente de part et d'autre. À l'ouest, la forêt dense humide se serait maintenue et aurait contribué au maintien de la lignée des grands singes dont le déplacement est essentiellement arboricole et quadrupède. À l'est, inversement, à l'abri des précipitations bloquées par la barrière du Rift, un climat beaucoup plus sec se serait mis en place, accompagné de la formation d'une végétation beaucoup moins dense. En réponse à ce nouvel environnement, une ou plusieurs branches distinctes d'hominidés se seraient développées. Les australopithèques et les paranthropes en feraient partie, ainsi que l'ancêtre de l'homme moderne.

1. *Orrorin tugenensis* est le nom donné à un hominidé âgé d'environ 6 Ma, défini à partir d'un ensemble disparate de 13 restes fossiles dont certains ont été officiellement identifiés en 2000 par Brigitte Senut et Martin Pickford du MNHN de Paris. Ces restes, qui correspondent à au moins cinq individus, ont été trouvés dans les collines de Tugen, au Kenya. *Orrorin* est le nom local d'un personnage mythique, l'« Homme originel ».

Tableau 1 - Les origines de la lignée humaine (en gras registre fossile provenant de la vallée du Rift)

Nom	Surnom	Âge (Ma)	Localisation	Pays
Australopithecus garhi		**2,9-1**	**Bourhi-Hata**	**Éthiopie**
Australopithecus africanus	Mrs Ples, Enfant de Taung	3-2,3	Diverses localités	Afrique du Sud
Australopithecus bahrelghazali	Abel	3,5-3	Koro-Toro, Bahr el Ghazal	Tchad
Kenyanthropus platyops		**3,5**	**Lomekwi**	**Kenya**
Australopithecus afarensis	**Lucy**	**4,1-2,9**	**Hadrar et diverses autres localités**	**Éthiopie**
Australopithecus anamensis		**4,2-3,9**	**Lac Turkana (Kanapoi, Alia Bay)**	**Kenya**
Ardipithecus ramidus		**4 ,4**	**Aramis**	**Éthiopie**
Ardipithecus kadabba		**5,8-5,2**	**Moyen Awash**	**Éthiopie**
Orrorin tugenensis	**Homme du Millénaire**	**6**	**Kapsomin, Tugen**	**Kenya**
Sahelanthropus tchadensis	Toumaï	7	Toros-Menella, Djourab	Tchad

1.2 Vers de nouveaux scénarios des origines de l'homme

C'est certainement parce que l'histoire est séduisante que cette théorie a eu tant de succès. Mais, le modèle *East Side Story*, est maintenant remis en cause, notamment lorsqu'il émet l'hypothèse que l'on ne doit pas trouver d'hominidés à l'ouest du Rift.

Tout d'abord, les hauteurs qui constituent la Vallée du Rift ne semblent pas constituer une barrière infranchissable aux faunes de l'époque, hominidés compris. En second lieu, on a pu mettre en évidence que chez les australopithèques, la locomotion était encore largement arboricole. En outre, la bipédie semblait déjà exister chez *Ardipithecus*[2] qui est associé à la forêt dense. Enfin, deux grandes découvertes, faites au Tchad ont montré que des hominidés avaient existé 2 500 km à l'ouest du Grand Rift (figure 1). Il y eut tout d'abord Abel[3] (*Australopithecus bahrelghazali*) (Brunet *et al.*, 1995) dont les restes ont été trouvés dans une formation datée entre 3,5-3,0 Ma et sont par conséquent plus ou moins contemporains de Lucy. Il y avait donc, sensiblement aux mêmes époques (3-4 Ma) une pré-humanité ayant une très large répartition, de l'Afrique du Sud au Kenya, jusqu'au Tchad, beaucoup plus à l'ouest.

Le coup de grâce fut porté à la théorie de l'*East Side Story* lorsque l'équipe de Michel Brunet mit à jour, quelques années plus tard, un fossile encore plus important. Il

2. *Ardipithecus* est un genre éteint de la tribu des *Hominini*. Certains auteurs le rattachent plutôt à la lignée des *Panines* (lignée conduisant aux chimpanzés actuels) mais pour d'autres la ressemblance de ses dents avec celles des australopithèques préfigure la lignée des *Hominines*. Il a vécu il y a environ 5,8 à 4,5 Ma, au Pliocène inférieur. Ses fossiles, très fragmentaires, proviennent d'Éthiopie.

3. Abel (dédié à Abel Brillanceau, décédé du paludisme en 1989, était un collègue proche de Michel Brunet) a été découvert le 23 janvier 1995.

s'agit de Toumaï[4] (*Sahelanthropus tchadensis*) (Brunet *et al.*, 2002), dont les restes ont été découverts dans des niveaux géologiques âgés d'environ 7 Ma.

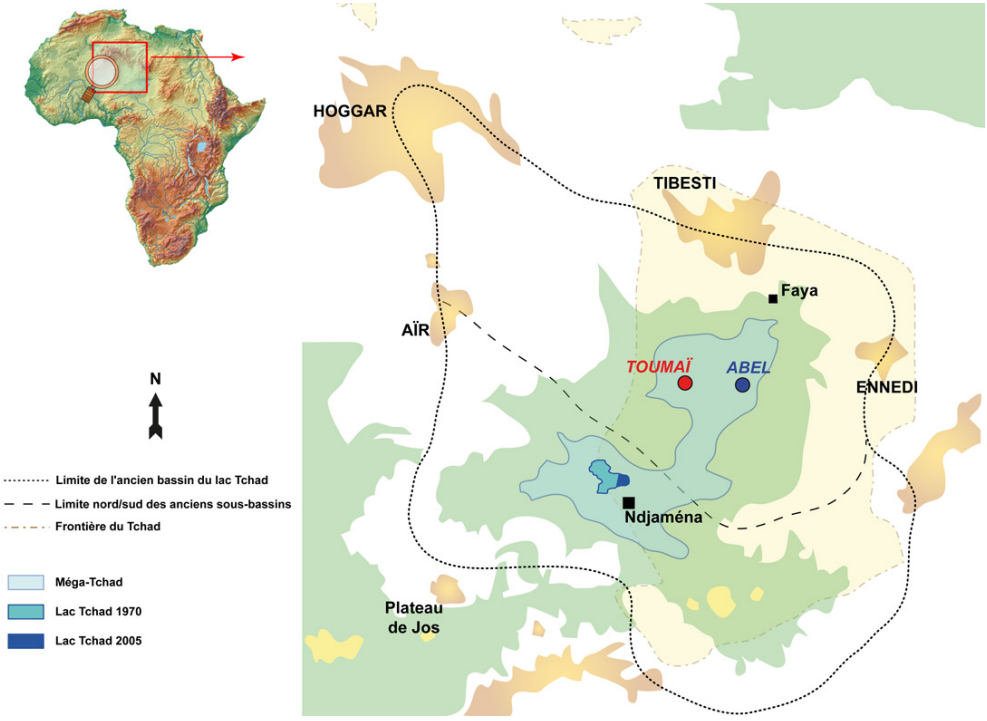


FIGURE 1 – Les sites « Toumaï » et « Abel » et l'évolution des différents niveaux de remplissage de lac Tchad

Certaines auteurs contestent le statut de « pré-humain de Toumaï et lui préfèrent celui de « pré-singe » (Senut *et al.*, 2001). Mais la plupart des paléoanthropologues, dont Yves Coppens, David Pilbeam ou encore Daniel Lieberman, sont enclins à placer Toumaï dans la branche pré-humaine, après la dichotomie « panines-hominines ». Certains, comme William Kimbel ou David Begun, vont même jusqu'à juger *Sahelanthropus* plus convaincant que *Orrorin* (l'Homme du Millénaire) dans son aptitude à la bipédie et son appartenance aux hominines. D'autres, comme Bernard Wood (2002), sont plus nuancés et restent prudents quant à affirmer que *Sahelanthropus* est l'ancêtre du rameau humain.

En l'état de nos connaissances, il n'y a aucun doute quant à l'antériorité chronologique de Toumaï qui peut donc être certainement considéré comme le plus ancien hominine actuellement connu, le *DAC* (dernier ancêtre connu), même si sa position phylogénétique fait encore débat.

Comme l'ont fait Michel Brunet et Yves Coppens, si on choisit l'option selon laquelle *Sahelanthropus* est bien un hominine, sa découverte au Tchad montre que la réparti-

4. Toumaï (*Toumaï* signifie « espoir de vie » en langue goran) a été découvert le 19 juillet 2001 dans le désert du Djourab à Toros-Menalla, Tchad.

tion de la lignée humaine est bien plus large que celle que prévoyait la théorie de *l'East Side Story*, même si on peut admettre que la vallée du Rift a eu une importance capitale dans l'histoire évolutive des faunes africaines, primates compris Coppens (2003). Enfin, force est de constater que cette région est peuplée par des hominidés depuis des millions d'années et qu'elle est probablement le berceau du genre *Homo* auquel nous appartenons.

2 Le peuple du Baganda... et les autres : une histoire de civilisations

2.1 Les premiers occupants

La fréquentation des rives du lac Victoria ou d'un « *protolac* » par des Hominidés relève du domaine de l'hypothèse car aucune donnée scientifique n'est venue, jusqu'alors, le confirmer. Néanmoins des outils de fabrication humaine comme des « galets aménagés » (figure 3) datant d'une période comprise entre 3 et 1 Ma ont été récoltés sur les bords d'anciens lacs ou marais près du grand Rift (Sutton, 1986). D'autres indicateurs lithiques bifaces, datés entre 1 Ma et 100 000 ans BP, ont également été recueillis le long de la rivière Kagera (figure 2).

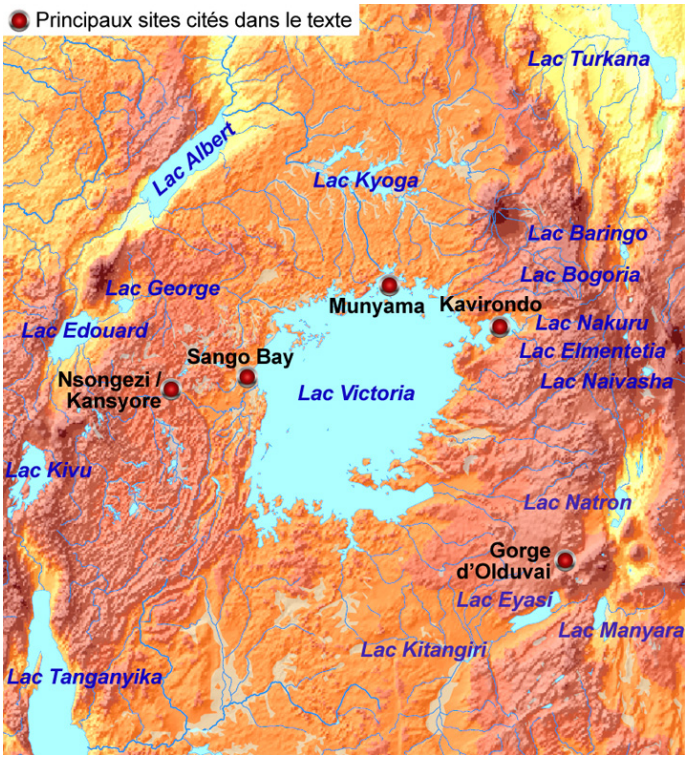


Figure 2 – Le lac Victoria et les principaux lacs de la région où ont été trouvées des traces de la présence d'Hominidés

Des traces d'une civilisation plus récente (100 000 à 50 000 ans BP), provenant de populations riveraines, ont été retrouvées dans la baie Sango au bord du lac Victoria. L'outillage collecté comprend beaucoup de pics bifaces (figure 4) qui semblent destinés au déterrage des racines en milieu forestier (Chrétien, 1994).

2.2 Les cultures préhistoriques

À l'holocène (10 000 ans BP), il existe également des traces de civilisations au bord même du lac Victoria. Ainsi, des peintures rupestres ont été trouvées dans la grotte de Munyama dans l'archipel de Buvuma (Chrétien, 1994). Le passage du nomadisme des chasseurs-cueilleurs, tailleurs de pierres, à une culture de type néolithique fondée sur la pêche s'observe, à la même époque dans la vallée de la Kagera et des poteries, datant de 3 000 ans, prouvent l'établissement d'humains en bordure de l'eau et une dépendance à l'égard des poissons. Ainsi, selon plusieurs archéologues, les phases de forte humidité, des X^{e}, V^{e} et III^{e} millénaire (BP) auraient aidé à la sédentarisation, aux abords des lacs, de pêcheurs qui utilisaient des pirogues et des harpons pour la pêche.

Dans la région des grands lacs d'Afrique de l'Est, il y a environ 3 000 ans BP, l'incursion principale des Bantous, à la fois rapide et étendue, ne s'est pas faite par phases progressives. Ce ne fut pas davantage un vagabondage de nomades errants, mais un véritable processus de colonisation – au plein sens du terme –, des terres vacantes. Le nord de l'Ouganda, une grande partie du Kenya et de la Tanzanie ont longtemps été occupés par des populations distinctes parlant les langues couchitiques [5], nilotiques et autres (Sutton, 1987). La région qui deviendra l'Ouganda est donc située au carrefour de plusieurs civilisations agropastorales, dont certaines associent pêche, élevage du bétail et agriculture céréalière qui progressivement laissera place à la culture des légumineuses et des tubercules (igname).

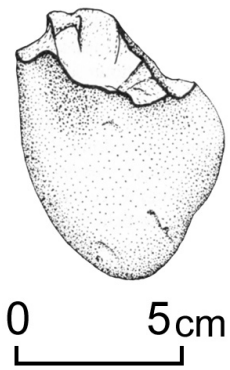


Figure 3 – Galet aménagé de l'Oldowayen (-3 à -1 Ma) (d'après Ki-Zerbo, 1986)

5. Les langues couchitiques sont une famille de langue parlées dans l'Est de l'Afrique. Elles constituent une branche de langues afro-asiatiques.

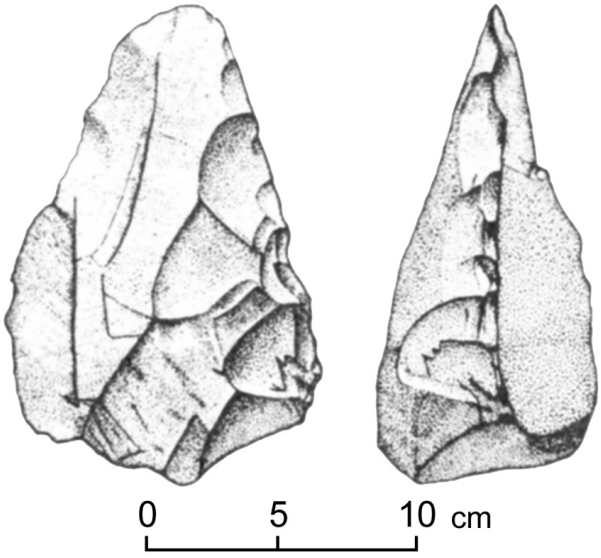


Figure 4 – Pic biface de l'Acheuléen (-1 Ma à -100 000 ans) (d'après Ki-Zerbo, 1986)

2.3 La période historique

Entre les VII^{e} et XIV^{e} siècles, plusieurs groupes se sédentarisent aux abords du lac Victoria. Ils sont suffisamment vastes pour favoriser la création d'organisations politiques débordant le cadre de la famille élargie. En Afrique de l'Est, l'arrivée du peuplement de « Nilotes de l'Est [6] » semble avoir commencé vers l'an 1000, mais elle prend une ampleur considérable entre les XIV^{e} et XVI^{e} siècles.

Durant une trentaine d'années, de la fin du XVI^{e} siècle (vers 1588) jusqu'au début du XVII^{e} siècle (vers 1621), toute la région fut soumise à une très forte sécheresse. On dit que la moitié de la population mourut de faim et les survivants furent contraints de se rassembler près des fleuves, du chapelet de lacs encore existants et, bien entendu, sur les rives du lac Victoria (à l'époque nommé Nyanza) [7].

Au XVII^{e} siècle, les migrations successives de ces sociétés fragmentées conduisirent une partie d'entre eux au Bunyoro et au Buganda oriental où le clan Bito prend le pouvoir et fonde le « Royaume Bito de Bunyoro » dont la dynastie restera au pouvoir jusqu'au XX^{e} siècle. Tout au long du XVIII^{e} siècle, suite à de multiples guerres de succession, le Bunyoro se morcellera pour ne plus compter que quelques centaines de milliers d'habitants au début de la colonisation européenne. Ce déclin se produisit en même temps que la royauté bougandaise établissait un pouvoir fortement centralisé. Au milieu du XIX^{e} siècle, le Buganda deviendra la puissance dominante de la région et instaurera son autorité sur toute la moitié septentrionale du lac Victoria.

6. Les « Nilotes de l'Est » viennent du Haut-Nil, depuis la partie méridionale du Bahr el Ghazal.

7. Rappelons que c'est Speke qui découvrit le lac Nyanzaen 1858 et qu'il lui donna immédiatement un nom dédié à sa reine, « Victoria » (voir plus loin encadré « À la recherche des sources du Nil : Speke, Burton et les autres ! »).

2.4 La naissance et l'essor du Buganda

L'expansion territoriale du Buganda a débuté au XVIII[e] siècle. Elle est l'œuvre de trois rois exceptionnels qui contribuèrent à unifier les tribus assujetties à leur royaume. En 1750, on peut considérer que le Buganda est devenu le principal royaume de la région des grands lacs. À la fin du XVIII[e] siècle, le nouvel état du Buganda avait instauré son autorité sur une grande partie des rives du lac Victoria. Le dernier roi, Mutesa I, ayant dirigé le Buganda pré-colonial *stricto sensu,* contrôlait une flotte de dix mille pirogues (voir encadré « Des batailles navales sur le lac Victoria »), dont plus de cent d'entre elles étaient placées sous le commandement direct des chefs héréditaires du clan du dipneuste *mmamba* (poisson du lac : le protoptère *Protopterus aethiopicus*) (Mercier, 2002).

En 1800, le Buganda a définitivement établi sa suprématie sur le Bunyoro, et au début du XIX[e] siècle, il a définitivement acquis la dimension d'un État prépondérant dans la zone et la royauté, le *kabaka*[8], va atteindre son apogée au milieu du XIX[e] siècle (figure 5).



Figure 5 – Le royaume du Buganda à la veille de la colonisation

8. Le nom de *kabaka* est donné aux rois du Buganda depuis le XV[e] siècle.

Des batailles navales sur le lac Victoria

Les batailles navales sont assez peu nombreuses en Afrique continentale. Toutefois, la région du lac Victoria fut le théâtre de quelques affrontements qui ont fait date. À la fin du XIX^{e} siècle, les européens entreprirent de traquer les esclavagistes dans l'intérieur des terres et de prendre le contrôle des pistes empruntées par les marchands d'esclaves. Pour que la vente des hommes cesse totalement, il fallut cependant que les puissances montent d'importantes expéditions militaires. Ainsi, sur le lac Victoria, les allemands durent livrer de véritables batailles navales aux flottilles esclavagistes.

Peu avant cela, on connaît un rare exemple de guerre navale en Afrique subsaharienne. En 1875, elle a opposé, au nord du lac Victoria autour de l'île d'Innghira, le puissant royaume du Buganda à l'un de ses états vassaux, le Buvuma (figure 6). L'affrontement engagea plusieurs centaines de flottes de pirogues. Trois sanglantes batailles navales sont livrées avant que le royaume du Buganda ne remporte la victoire définitive en utilisant un navire fortifié (peut-être sur les conseils de Stanley) que les guerriers du Buvuma, furent incapables de détruire [a]. Toutefois, malgré sa puissance de feu, cet avantage militaire fut de courte durée et les Baganda n'eurent pas assez de munitions pour maintenir la pression suffisamment longtemps pour l'emporter définitivement (Médard, 2007).

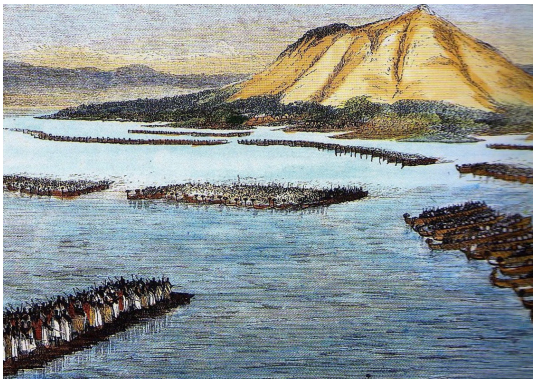


Figure 6 – Bataille navale sur le lac Victoria entre les Baganda et le peuple des îles Buvuma, 1875. (source : H.-M. Stanley, 1890 – *Through the dark continent*, p. 210, version colorisée)

a. · Un récit complet de cette bataille à laquelle il a assisté (pages 207-211), est donné par H.M. Stanley dans son livre paru en 1890, *Through the Dark Continent*. Sampson Low, Marston, Searle & Rivington, London, 658 p.

2.5 La colonisation britannique... puis l'indépendance de l'Ouganda

Si le processus de colonisation débute en 1858, avec les « découvreurs » européens comme Speke (voir encadré « À la recherche des sources du Nil : Speke, Burton et les autres ! »). Toutefois, dans un premier temps, le Buganda n'a pas été véritablement conquis par les armées coloniales, car le *kabaka* Mwenga obtint le statut de protectorat britannique en considérant qu'il s'agissait d'une alliance entre égaux (1885). En 1891, les différents accords européens aboutissent néanmoins au partage de la région lacustre qui entraînera la prise du pouvoir d'une oligarchie divisée entre factions d'obédiences religieuses rivales (islam, catholicisme et protestantisme). Ces relations conflictuelles se transformeront rapidement en guerres de religion et certainement plus sous la contrainte que par espoir d'apaisement, le *kabaka* Mwenga, accepte, malgré sa répugnance, que le Buganda soit désormais sous domination anglaise. Les conflits religieux ne cessèrent que lorsque l'armée britannique eut rétabli la « paix coloniale ».

L'entre-deux-guerres voit de nouveaux affrontements dirigés contre le colonisateur, mêlant revendications foncière, clanique et religieuse. Deux guerres mondiales plus tard, la disposition de la Charte de l'Atlantique sur le « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » et l'influence des thèses progressistes contre l'exploitation coloniale favorisent l'émergence de partis indépendantistes structurés qui, additionnés aux conditions politiques internationales, conduiront aux décolonisations.

Le 9 octobre 1962, l'Ouganda accède à l'indépendance. Le premier président est le *kabaka* du Buganda, Sir Edward Mutesa II. Cependant, dans l'Ouganda indépendant, les royaumes dont le Buganda perdent leur autonomie et après de longues discussions, les monarchies sont révoquées.

En 1967, Milton Obote donne à l'État ougandais le statut de République. Lui succéderont Idi Amin Dada (1971-1979) mis en place avec l'aide de la Grande-Bretagne et des États-Unis, à nouveau Milton Obote (1979-1986) et enfin Yoweri Museven depuis 1986. Il sera réélu en mars 2001, puis en janvier 2006, en ayant fait adopter par le Parlement une modification de la Constitution pour lui permettre de se présenter à la prochaine élection présidentielle afin d'y briguer un nouveau mandat.

2.6 Les peuples de Tanzanie

Le royaume du Buganda s'est démarqué par sa puissance et a ainsi laissé beaucoup plus de témoignages que les autres peuples de la région. Le Kenya n'ayant qu'une faible ouverture sur le lac Victoria (de l'ordre de 5 %), nous nous intéresserons essentiellement à la Tanzanie.

Il semble que les activités commerciales des régions côtières n'aient guère pénétré l'intérieur de l'Afrique orientale car ces régions n'offrent aux marchands de l'océan Indien aucun produit qui ne soit déjà disponible à quelques kilomètres de la côte. De ce fait, il se produit un isolement très net de l'intérieur de l'Afrique orientale.

Du XVI^{e} siècle au XX^{e} siècle, les régions qui se situent sur les plateaux intérieurs de l'actuelle Tanzanie n'ont guère connu de véritable unité politique. On y rencontre seulement de petites entités, tout au plus plusieurs petits royaumes ou des chefferies.

Au milieu des années 1800, en plus des marchands arabes – souvent marchands d'esclaves –, les explorateurs et les missionnaires européens ont commencé de pénétrer l'intérieur du pays. Les témoignages des explorateurs-missionnaires européens vont accélérer la prise de conscience, par les opinions publiques européennes, des horreurs liées à la traite des noirs.

Alors que les britanniques affirment, de plus en plus, leur autorité sur le sultanat de Zanzibar, les allemands investissent l'intérieur du continent. Mais, la rivalité entre allemands et britanniques en Afrique de l'Est s'exacerbe et, de 1886 à 1890, différents accords et traités organisent le partage des zones d'influences entre les deux puissances coloniales. À l'Allemagne revient l'intérieur du continent jusqu'au grands lacs, région qui sera bientôt appelée le Tanganyika, plus le Burundi et le Rwanda.

Après la première guerre mondiale, les alliés se répartissent le contrôle des territoires de l'ancienne « OstAfrika » allemande. Le Royaume-Uni se voit confier le mandat de ce qui est désormais officiellement appelé le Tanganyika. À partir des années 1920, les Britanniques font venir de nombreux indo-pakistanais. Encore aujourd'hui, la plupart des commerces de certaines grandes villes tanzaniennes, kenyanes et ougandaises sont tenus par des indo-pakistanais. Après la Seconde Guerre mondiale, l'ONU confie la tutelle du Tanganyika au Royaume-Uni, avec comme perspective de parvenir à l'autodétermination et à l'indépendance.

En 1953, Julius Nyerere, brillant enseignant, prône l'indépendance du pays qui sera accordée, sans aucune violence, par la Grande-Bretagne le 9 décembre 1961. Le 26 avril 1964, le Tanganyika et Zanzibar fusionnent alors pour former la République Unie de Tanzanie, dont Nyerere devient le président. Nyerere s'engage résolument dans une politique socialiste qui doit conduire à la création d'une société égalitaire, juste, solidaire, pour trouver dans ses propres ressources les moyens de son autosuffisance (Twaddle, 1998). Cette politique ne profitera pas au pays et au début des années 1980, la Tanzanie est l'un des pays les plus pauvres de la planète. Devant l'échec constaté, Nyerere commence à modifier progressivement sa politique dirigiste et progressivement la société se libéralise. En 1985, Nyerere choisit de se retirer de la politique.

Ali Hassan Mwinyi lui succède. En 1995, les premières élections multipartistes voient la victoire de Benjamin William Mkapa, un des disciples de Nyerere, qui est réélu en 2000. Après les élections de décembre 2005, Jakaya Kikwete devient le nouveau président de la République, le quatrième depuis la création de la Tanzanie.

Dans la région du Rift est-africain et dans celle du lac Victoria en particulier, on rencontre donc des communautés qui dépendent de la pêche pratiquée dans les lacs et les rivières qui s'y jettent. Par leur habitat à proximité de l'eau, leur appétence pour le poisson, les types de bateaux qu'elles utilisent et leur matériel de pêche, elles semblent manifester un attachement ancien à ce mode de vie (Sutton, 2009). Il ne s'agit pas là simplement de cas d'exploitation opportuniste des ressources disponibles, manifestant une économie de survie. L'attachement à ces eaux, aux poissons et aux autres produits qui en sont issus est profondément ancré dans ces communautés, autant au plan culturel qu'économique. Leur religion et les rituels qui y sont attachés mettent en scène les esprits des rivières et des lacs : il faut gagner leur faveur afin de

s'assurer de bonnes prises et se prémunir contre tempêtes, naufrages et noyades (voir aussi chapitre 12, « Les méthodes de pêche : un siècle d'évolution »).

L'existence de ces communautés de pêcheurs est certainement le témoignage d'une adaptation ancienne (environ 10 000 ans) et réussie aux lacs et aux rivières. Les poissons et d'autres animaux ont toujours constitué une source de nourriture exploitée par des communautés pionnières qui durent ajuster leurs pratiques alimentaires aux alternances climatiques. Ces communautés mirent au point des équipements adaptés et développèrent le savoir-faire requis pour la pêche et la navigation (Sutton, 2009). Cette époque est bien sûr antérieure à l'apparition de l'agriculture et de l'élevage (en Afrique comme partout dans le monde).

À la recherche des sources du Nil : Speke, Burton et les autres !

Les connaissances concernant le grand continent se limitèrent très longtemps à la zone sahélienne et au domaine côtier lorsque celui-ci est accessible. En 1800, l'Afrique intérieure reste toujours une *Terra incognita* car trop de dangers découragent les voyageurs de s'aventurer vers l'intérieur

Cependant, au début du XIX^{e} siècle, les Européens, et surtout les Britanniques, commencent à s'intéresser aux « grands espaces blancs » qui demeurent sur les cartes d'Afrique. L'ignorance de la géographie, des sciences naturelles et de l'ethnographie du continent noir, est désormais considérée comme une grave lacune. C'est à cette même époque que naît la mobilisation de l'opinion contre la traite des esclaves, notamment en Grande-Bretagne.

À cette époque les sociétés missionnaires sont très riches et le clergé finance de nombreux voyages de volontaires prédicateurs voyant, en l'Afrique, un continent en attente de rédemption. Même si la plupart des missionnaires sont généralement plus sédentaires qu'explorateurs, leurs récits et leurs écrits contribuent, souvent avec une certaine condescendance, à sensibiliser les Européens à l'Afrique, ses peuples et ses paysages.

Le mystère des sources du Nil

Les Anciens pensaient que le Nil puisait ses eaux dans une immense mer intérieure. Hérodote (de ± 484 à ± 420 ans avant J.-C.) pensait et écrivait que « l'Égypte est un don du Nil » et c'est certainement pour cette raison que cet homme de science prit la peine de remonter le fleuve jusqu'à la ville d'Éléphantine (au niveau d'Assouan). Les romains Vitruve (± 90 à 20 ans avant J.-C.) et Pline (23-79 ans après J.-C.) avançaient que le Nil traversait un lac. Face à ces approximations, les Romains vont tenter à leur tour d'élucider le mystère de la source du Nil. Néron, puis Vespasien envoient des expéditions qui font avancer la connaissance puisque les explorateurs atteignent les marais du Sudd, mais ne peuvent pénétrer au-delà.

Ptolémée (± 90-168 ans après J.-C.), scientifique grec, se fondant essentiellement sur les cartes d'Ératosthène dont il améliora les techniques de projection cartographique, conçoit très tôt une carte où, aux pieds des montagnes (Les Monts de la Lune), s'étendent plusieurs lacs donnant naissance à deux premiers bras rejoignant le Nil à la latitude de Méroé (en aval de Khartoum). Certes, les coordonnées fournies par Ptolémée sont fausses, mais on sait actuellement que la présence de lacs aux sources du Nil bleu et du Nil blanc est bien réelle (figure 7).



FIGURE 7 – Carte de l'Afrique d'après Ptolémée, en latin, manuscrit Parisianus Latinus 10764 de 1490, fol. 292v-293. Sur les cartes réalisées à la Renaissance d'après les indications de Ptolémée, comme celle qui est proposée ici, aux confins de la terre connue, on constate la présence nette de ces nouvelles montagnes africaines qui n'étaient pas citées par les autres auteurs ou seulement évoquées de façon floue, sans localisation et sans qu'il apparaisse un nom qui leur fût propre (source : http ://terra.antiqua.free.fr/decouvertes.html#Les sources du Nil)

Jusqu'au XVIII^{e} siècle, la plupart des géographes étaient persuadés qu'il fallait chercher le vrai Nil du côté du Nil bleu. L'Écossais James Bruce (1730-1794) se charge d'explorer les monts d'Abyssinie et on lui attribue souvent la découverte des sources du Nil bleu puisqu'il atteint le lac Tana le 14 novembre 1770. Néanmoins, il avait été précédé bien auparavant, en 1618, par un jésuite portugais, le Père Páez, certainement trop modeste pour déclarer sa découverte [a].

Cependant, il apparut assez rapidement que la véritable source du Nil est à rechercher plutôt en direction du Nil Blanc et donc au-delà des marais du Sud. Ceux-ci sont franchis avec grande difficulté et les quelques explorateurs qui parviennent à traverser ce labyrinthe rencontrent alors une jungle inextricable et très hostile. Ne valait-il pas mieux alors effacer l'obstacle et contourner la difficulté par le sud en débutant l'exploration depuis la côte de l'océan Indien ?

Les expéditions de Speke

Il faudra attendre le XIX^{e} siècle pour que les Anglais lancent de nouvelles expéditions afin d'éclaircir le mystère des sources du Nil et la Royal Geographical Society va alors financer plusieurs expéditions à partir de Zanzibar.



Figure 8 – Les chutes de Tissisat (ou Tis Issat) en Éthiopie. Connue sous le nom de Grand Abbaï à la sortie du lac Tana, la rivière s'écoule durant 40 km vers le sud avant d'arriver aux chutes de Tissisat, hautes de 50 m. C'est à partir de ces chutes que l'on considère cet émissaire comme le Nil bleu. Après un parcours d'un peu plus de 1 400 km, le Nil bleu rejoint le Nil Blanc (issu du lac Victoria) à Khartoum. La confluence des deux cours d'eau forme alors le Nil (© « ctsnow »)

Les Britanniques, voulant affermir leur contrôle « du Cap au Caire » (Hugon, 2005), mandatent, par le truchement de la Royal Geographical Society, deux officiers chargés de se lancer à la découverte des sources du Nil. Richard Francis Burton (1821-1890) et John Hanning Speke (1827-1864), que tout oppose. Ils entament leur exploration le 16 juin 1857 en partant depuis la côte tanzanienne, face à Zanzibar. En février 1858, après huit mois d'un parcours semé d'embûches, ils parviennent à Ujiji et découvrent une immense étendue d'eau, le lac Tanganyika, qu'ils sont les premiers européens à contempler. Mais ils constatent, avec consternation, que la rivière située au bout du lac (la Ruzizi) coulait vers celui-ci au lieu d'en sortir. Il ne pouvait donc s'agir de la source tant escomptée.

Burton reste persuadé que c'est vers le lac Tanganyika ou les Monts de la Lune (chaîne du Rwenzori) qu'il faut rechercher la source du Nil. Il entend donc encore explorer la pointe nord du lac. D'un avis contraire, Speke n'en voit pas l'utilité, arguant que l'altitude du lac est trop faible pour que ses eaux se jettent dans la mer. Il part alors seul à la recherche d'un autre lac qui lui avait été signalé. En mai 1858, il arrive à Mwanza (Tanzanie) et découvre une véritable mer intérieure que les indigènes appellent Nyanza. Speke le baptisera Victoria, en l'honneur de la reine d'Angleterre. Il estime que cette fois-ci, il s'agit des sources tant recherchées. Il en est d'autant plus convaincu que ce lac se situe à 400 m au-dessus de l'altitude du Tanganyika. Plus tard, son intuition se révèlera effectivement exacte. Mais pour l'heure, persuadé d'avoir trouvé la source du Nil, il court en faire part à Burton (25 août) qui demeure plus que sceptique. Convaincu de sa réussite, Speke rentre en Angleterre, en février 1859, pour annoncer sa découverte.

Néanmoins, les preuves s'avérant encore insuffisantes, une nouvelle expédition s'organise en 1860 pour mettre un terme à la polémique. Cette fois-ci, c'est le capitaine James Augustus Grant (1827-1892) qui accompagne Speke (figure 9).

Ils empruntent le même itinéraire qu'en 1857 et l'expédition connaît de nombreuses péripéties et prend beaucoup de retard. Malgré cela, Speke poursuit inlassablement sa quête, et en juillet 1862, il parvient à l'extrémité nord du lac pour découvrir, conformément à ce qu'on lui avait signalé, d'énormes chutes d'eau. Selon lui, il a enfin atteint le Nil. Il télégraphie à Londres le fruit de sa découverte : « La question du Nil est réglée ».

Quelques mois plus tard, il entreprend de descendre le cours du Nil où il rencontre Baker à Gondokoro (15 février 1863). Ce dernier lui fournira des embarcations qui permettront à Speke de redescendre le Nil vers Khartoum puis Alexandrie et enfin l'Angleterre. Arrivé à Londres, la nouvelle de sa découverte fait sensation et son retour est triomphal. Il publie aussitôt le *Journal of the Discovery of the Source of the Nile* (1863).

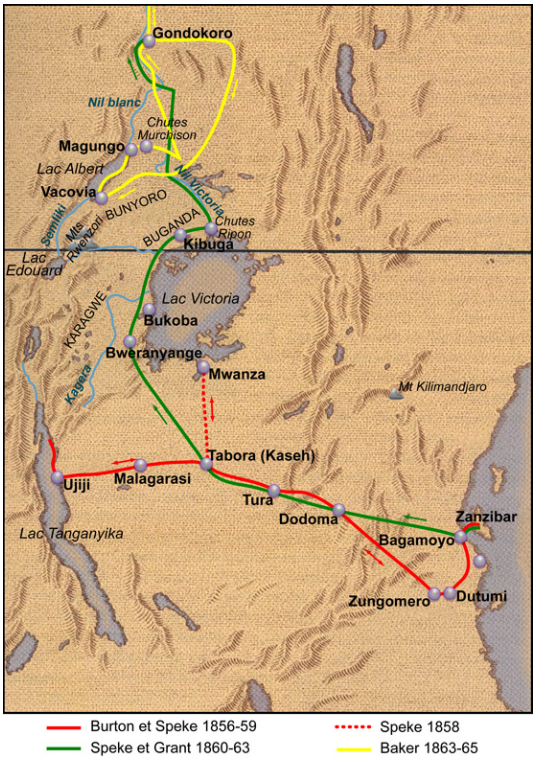


Figure 9 – Les explorations de Burton et Speke vers le lac Tanganyika (1856-59) y compris l'incursion de Speke sans Burton vers le lac Victoria (1858), puis de Speke et Grant vers le lac Victoria et le Nil (1860-63). En 1963, alors qu'il remonte le Nil depuis Khartoum, Baker rencontre Speke et Grant, qui eux le redescendent depuis le lac Victoria. La jonction est faite et la preuve que cherchait Speke fait foi (redessiné d'après la carte d'Ondaatje, 1998)

Le 22 juin 1863, le président de la Société royale de géographie déclare solennellement devant l'assemblée : « Le capitaine Speke, accompagné du capitaine Grant, a prouvé que le lac d'eau douce connu sous le nom de Victoria-Nyanza est bien la source du Nil blanc. Cette découverte est l'un des plus beaux triomphes de la géographie ».

Bien que la théorie de Speke fasse de plus en plus d'adeptes, certains points restent obscurs, comme par exemple l'identification des sources du Nil Blanc en amont du lac Victoria. Par ailleurs, le lac Albert constituait-t-il également une autre source du Nil ?

Finalement, ce n'est que bien plus tard, 1934 ou 2006 selon les hypothèses (voir plus bas), que les véritables sources, en amont du lac Victoria furent découvertes.

Où se trouve la véritable source du Nil

Traditionnellement, on considère que l'exutoire du lac Victoria, près de Jinja, constitue la source du Nil avant que ce dernier effectue son long voyage vers la Méditerranée. Mais, le lac Victoria recevant de nombreux affluents, il restait à découvrir où se trouvait, en réalité, la source la plus lointaine du Nil.

En 1934, l'explorateur Burckhart Waldecker découvrit, au Burundi, à Gasumo (figure 10), la source la plus méridionale. En ce lieu, il s'agit d'un filet d'eau qui sort du flanc nord du mont Gikizi (3°54'47" S et 29°50'22" E). Il poursuit son parcours par les rivières Gasenyi, Kigira, affluents de la Ruvyironza. Cette dernière se jette à son tour dans la Ruvubu dont les eaux rejoignent la Nyabarongo pour former la Kagera, principal tributaire occidental du lac Victoria. Le Nil avait alors une longueur de 6 611 km.

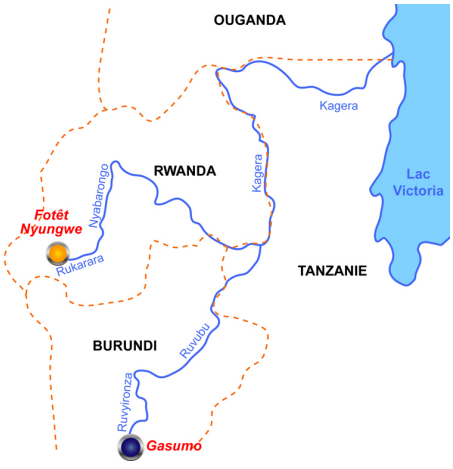


FIGURE 10 – Compte tenu de la complexité et de la démesure du système hydrographique, il est difficile de savoir où se trouve exactement la source du Nil. De ce fait, on a coutume de considérer qu'il en existe deux, l'une au Burundi, l'autre au Rwanda

Plus récemment, en 2006, Neil McGrigor, un Britannique, Cam McLeay et Garth MacIntyre, deux Néo-Zélandais, ont identifié, d'après leurs mesures, une source plus lointaine dans la Forêt Nyungwe au Rwanda. Selon eux le plus long fleuve du monde mesure désormais 6 718 km, soit un gain d'un peu plus de 100 km (figure 10).

Qui a raison ? Difficile de se prononcer, mais ce qui est sûr, c'est que la source du Burundi est bien plus au sud que la source rwandaise. Pour les burundais le site de Gasumo constitue donc la seule vraie source !

Dans le cas du Nil, comme avec l'Amazonie, l'énormité et la complexité du système rend difficile l'utilisation du terme « source ». De ce fait la National Geographic Society reconnaît traditionnellement deux sources du Nil, l'une au Burundi et l'autre au Rwanda.

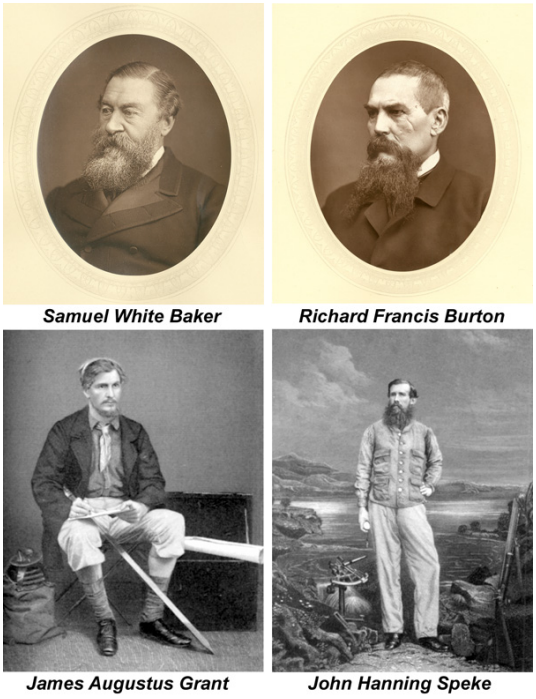


Figure 11 – Galerie de portraits des explorateurs ayant contribué à la découverte des sources du Nil

Pour en savoir plus

Baker Sir S.W., 1868. *Découverte de l'Albert N'yanza : nouvelles explorations des sources du Nil.* Ouvrage traduit de l'anglais par G. Masson. Librairie de L. Hachette et Cie, Paris, 512 p.

Burton R.F. & Speke J.H., 1991.- *Aux sources du Nil. La découverte des grands lacs africains 1857-1863.* Petite Bibliothèque Payot, Voyageurs P58, 322 p.

Burton R.F., 1860. *The lake regions of central Africa : a picture of exploration*. Longman, Green, Longman and Roberts, London. 2 vol., 434 + 484 p.

De Lanoye F., 1870. *Le Nil, son bassin et ses sources. Exploration et récits extraits des voyageurs anciens et modernes*. Librairie Hachette et Cie, Paris, n° 79, 317 p.

a. En 2003, le Père Páez fut reconnu, par les autorités éthiopiennes, comme le premier européen à avoir observé la source du Nil bleu.

Références

Brunet M., Beauvilain A., Coppens Y., Heintz E., Moutaye A.H.E. & Pilbeam D., 1995. The first australopithecine 2 500 kilometres west of the Rift Valley (Chad). *Nature*, 378 : 273-275.

Brunet M., Guy F., Pilbeam D., Mackaye H.T., Likius A., Djimdoumalbaye A., Beauvilain A., Blondel C., Bocherens H., Boisserie J.-R., de Bonis L., Coppens Y., Dejax J., Denys C., Duringer P., Eisenmann V., Fanone G., Fronty P., Geraads D., Lehmann T., Lihoreau F., Louchart A., Mahamat A., Merceron G., Mouchelin G., Otero O., Pelaez Campomanes P., Ponce De Leon M., Rage J.-C., Sapanet M., Schuster M., Sudre J., Tassy P., Valentin X., Vignaud P., Viriot L., Zazzo A. & Zollikofer C.P.E., 2002. A new hominid from the Upper Miocene of Chad, Central Africa. *Nature*, 418 : 145-151.

Chrétien J.-P., 1994. Les peuples et leur histoire avant la colonisation : 19-53. *In* Prunier G. & Calas B. (eds), *L'Ouganda contemporain*, Karthala, Paris et IFRA, Nairobi, coll. Hommes et Sociétés, 303 p.

Coppens Y., 1975. Évolution des Hominidés et de leur environnement au cours du Plio-Pléistocène dans la basse vallée de l'Omo en Éthiopie. *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences, 281, série D* : 1693-1696.

Coppens Y., 1983. *Le singe, l'Afrique et l'homme*. Fayard, Paris, 246 p.

Coppens Y., 2003. « L'East Side Story n'existe plus ». *La Recherche*, 361 : 74-78.

Hugon A., 2005. *L'Afrique des explorateurs. Vers les sources du Nil*. Découvertes Gallimard, Histoire. Gallimard, Paris, 176 p.

Ki-Zerbo J. (dir.), 1986. *Histoire générale de l'Afrique. Vol. I : Méthodologie et préhistoire africaine*. Présence Africaine/Edicef/Unesco, 416 p.

Kortland A., 1972. *New perspectives on ape and human evolution*. Strichting voor Psychobiologie, Amsterdam, 100 p.

Médard H., 2007. *Le royaume du Buganda au* XIX^{e} *siècle*. Karthala Éditions, Paris, 664 p.

Mercier C., 2002. *Processus de changement social : l'exemple des « gens du lac » du Buganda, aux pêcheurs de l'Ouganda des rives victoriennes*. Mémoire de Maîtrise, Paris X Nanterre, Éthnologie et sociologie comparative, 189 p.

Ondaatje C., 1998. *Journey to the source of the Nile*. Harper Collins, Canada, 224 p.

Senut B., Pickford M., Gommery D., Mein P., Cheboi K. & Coppens Y., 2001. First hominid from the Miocene (Lukeino Formation, Kenya). *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences*, 332 : 137-144.

Sutton J.E.G., 1986. Préhistoire de l'Afrique orientale : 266-280. *In* Ki-Zerbo J. (dir.), *Histoire générale de l'Afrique. Vol. I : Méthodologie et préhistoire africaine*. Présence Africaine/Edicef/Unesco, 416 p.

Sutton J.E.G., 1987. L'Afrique orientale avant le VII^{e} siècle : 615-641. *In* Mokhtar G. (dir.), *Histoire générale de l'Afrique. Vol. II : L'Afrique ancienne*. Présence Africaine/Edicef/Unesco, 560 p.

Sutton J.E.G., 2009. Anciennes sociétés de pêcheurs dans l'Afrique « médiane » et dans le Rift : 317-331. *In* Hirsch B. & Roussel B. (dir.), *Le Rift est-africain. Une singularité plurielle*. IRD Éditions, Marseille, Publications Scientifiques du Muséum, Paris, 442 p.

Twaddle M., 1998. L'Afrique orientale : 242-271. *In* Mazrui A.A. & Wondji C. (dir.), *Histoire générale de l'Afrique. VIII : L'Afrique depuis 1935*. Unesco, 1098 p.

Wood B., 2002. Hominid revelations from Chad. *Nature*, 418 : 133-135.